

Dr David A. DeSilva,

2 Pierre et Jude

Session 3

L'auteur aborde enfin de front les questions soulevées par les enseignants rivaux, non sans avoir présenté leur arrivée de manière à décourager la confiance en leur message et leur bonne volonté. L'arrivée de ces sceptiques n'était pas inattendue. Bien-aimés, je vous écris déjà cette deuxième lettre, dans laquelle je réveille vos esprits sincères en vous rappelant les paroles annoncées à l'avance par les saints prophètes et le commandement des apôtres que le Seigneur et Sauveur vous a envoyés.

Premièrement, sachant que, dans les derniers jours, des moqueurs viendront avec leur mépris, marchant au gré de leurs propres désirs et disant : « D'où vient cette promesse ? » Car, puisque les pères sont morts, tout demeure ainsi depuis le commencement de la création. Ce que Jude avait récité comme une tradition transmise par les apôtres à ses assemblées, selon laquelle, dans les derniers temps, des moqueurs suivront leurs propres désirs impies, notre auteur le place directement sur les lèvres, pour ainsi dire, de Pierre, qui a peut-être été historiquement une source importante de cet avertissement particulier. Ici, cependant, la cible particulière de ces moqueurs est l'espérance apocalyptique de l'Église primitive selon laquelle le Christ reviendrait en jugement et en puissance pour instaurer le royaume éternel de Dieu dans la sphère humaine.

Une fois de plus, cela suggère que les enseignants chrétiens sceptiques avaient eux-mêmes été, dans une certaine mesure, convaincus par les arguments des épicuriens contre la crainte du châtement divin. Un argument majeur de leur arsenal était la lenteur avec laquelle les dieux semblaient punir les méchants, s'ils y parvenaient. Plutarque, s'exprimant avec la voix de quelqu'un qui avait été convaincu par Épicure, écrit que le retard et la procrastination de la divinité à punir les méchants me semblent de loin l'argument le plus convaincant contre la providence divine.

Sa lenteur détruit la foi en la providence. L'expérience semble également avoir montré à ces sceptiques que l'espérance chrétienne était vaine, la génération des apôtres du Christ s'étant écoulée sans aucun signe du retour du Christ, comme il l'avait promis. Le thème du rappel ou de l'appel au souvenir revient ici en 3.1-4. Rappelons-nous son apparition antérieure en 1.12-15. Et c'est significatif.

Cela rappelle une fois de plus aux auditeurs que ce qu'ils entendent dans cette lettre n'est pas un contenu nouveau, mais plutôt une partie du message apostolique qu'ils avaient embrassé en venant à la foi. Ils s'étaient alors, pour ainsi dire, engagés dans le mystère de la foi tout entier : le Christ crucifié, le Christ ressuscité, le Christ qui revient. Les sceptiques parmi eux sont des innovateurs, remettant en question ce que les auditeurs avaient reçu comme révélation divine. Ils devraient donc retrouver la stabilité de leur foi en se souvenant de cet engagement antérieur, sans se laisser influencer par ces enseignants rivaux qui n'avaient pas eux-mêmes réussi à rester stables dans la foi.

L'auteur continue de puiser profondément dans leur héritage scripturaire commun pour les ancrer dans leurs convictions profondes. Car ceux qui s'interrogent sur un jugement et un second avènement oublient volontairement que le ciel et la terre ont été établis jadis de l'eau et au moyen de l'eau, par la parole de Dieu. À cause de cela, le monde d'alors fut détruit, submergé par les eaux. Et les cieux et la terre présents sont conservés par la même parole, réservés pour le jour du jugement et de la destruction des impies.

L'auteur rappelle la cosmologie reflétée dans Genèse 1, selon laquelle Dieu, en créant le ciel, dut lui ménager un espace en divisant les eaux de telle sorte qu'il y ait des eaux au-dessus et des eaux en dessous du dôme du ciel. Puis Dieu rassembla les eaux sous le ciel en des espaces délimités pour créer la terre et créer un sol sec. Au premier siècle, cette vision du cosmos, et notamment l'idée qu'il y avait des eaux au-dessus du ciel et que le ciel était une sorte de dôme matériel, avait été abandonnée depuis longtemps.

Néanmoins, il était stratégique pour l'auteur de rappeler ces détails, car ce qui a été tiré des eaux par la parole de Dieu, et dont l'existence même dépendait de la parole de Dieu, pouvait certainement être à nouveau submergé par les eaux par la parole de Dieu, comme cela a été prouvé par l'histoire sainte. L'auteur veut bien sûr souligner qu'il n'existe aucune force plus puissante ni plus fiable que la parole de Dieu, puisque la création elle-même dépend de cette même parole. Ainsi, la parole prononcée par Dieu par ses prophètes concernant la future dissolution du cosmos par le feu, comme dans Isaïe 66, 14 à 16 et Malachie 4, verset 1, et la préparation de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre, comme dans Isaïe 65, 17, se révélerait également plus fiable, plus solide que le cosmos lui-même, ce que les sceptiques négligent volontairement, selon notre auteur.

Les événements de Genèse 6 à 9 fournissent un précédent historique qui rend cette attente tout à fait crédible. Dès le premier siècle, la conviction que Dieu détruirait le monde habité une seconde fois, par le feu, s'était répandue parmi le peuple juif. Josèphe, par exemple, rapporte la tradition selon laquelle Adam aurait prédit, je cite, que le monde serait détruit tantôt par la force du feu, tantôt par la violence et la quantité d'eau.

L'idée d'une conflagration cosmique était également défendue par l'école philosophique stoïcienne, bien que cette conflagration s'inscrivît dans un cycle sans fin de création et de destruction. Notre auteur adhère à la vision plus linéaire prônée dans les milieux juifs. Après la conflagration à venir, une éternité sans limites, dans une création renouvelée, suivrait.

L'auteur ajoute deux considérations supplémentaires à l'appui de la foi apostolique, notamment la ferme attente d'une intervention décisive de Dieu dans les affaires humaines. En effet, notre auteur n'a peut-être pas été si surpris d'apprendre que la fin ne serait toujours pas arrivée près de 2 000 ans plus tard. Il l'avait presque anticipé en écrivant, mais ne perdez pas de vue une chose, bien-aimés : selon Dieu, un jour est comme mille ans et mille ans comme un seul jour.

Le Seigneur ne retarde pas la promesse, comme certains le croient, mais il fait preuve de patience envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous arrivent à la repentance. Le jour du Seigneur viendra comme un voleur. En ce jour, les cieux passeront avec précipitation, les éléments se désintégreront en se consumant, et la terre et tout ce qu'elle renferme seront mis à nu. La première considération se dégage de la distance entre

l'expérience divine du temps, en tant qu'être immortel, éternel et intemporel, et notre expérience du temps, en tant qu'êtres mortels, finis et limités dans le temps.

Le fait qu'on puisse entendre ce verset comme provenant d'un texte faisant autorité, à savoir le Psaume 90, verset 4, lui confère encore plus de poids. On y lit : « Mille ans sont à tes yeux comme hier lorsqu'il passe. » L'auteur juif du Livre des Jubilés, une paraphrase extensive de Genèse 1 à Exode 14, généralement datée du début du II^e siècle av. J.-C., s'est également inspiré de ce même texte pour évoquer la perception d'un retard différent dans le châtement divin.

C'est-à-dire pour répondre à la critique selon laquelle Adam et Ève ne sont pas morts le jour où ils ont mangé du fruit de l'arbre de la connaissance, comme Dieu l'avait menacé dans Genèse 2:17. L'auteur de Jubilés trouve la solution en lien avec la mort d'Adam à l'âge de 930 ans et l'expérience divine du temps. Ainsi, dans Jubilés, nous lisons qu'Adam est mort et qu'il lui manquait 70 ans sur 1 000.

Car mille ans sont comme un jour, selon le témoignage du ciel. C'est pourquoi il est écrit, au sujet de l'arbre de la connaissance : Le jour où tu en mangeras, tu mourras. Il n'a donc pas achevé les années de son jour, car il est mort en ce jour. La lenteur est relative, mais il est aussi salutaire qu'il en soit ainsi.

Le prétendu retard du jour du jugement signifie qu'il reste encore du temps pour la repentance, pour la réconciliation avec Dieu, pour que la justice s'enracine dans la vie. Chaque jour où la fin n'arrive pas est un signe non pas de la lenteur ou du manque d'engagement de Dieu, mais de sa miséricorde et de son amour pour les pécheurs. Plutarque, essayiste grec à tendance philosophique actif au début du II^e siècle après J.-C., proposait une réflexion similaire, cherchant également à répondre aux critiques épicuriennes de la croyance traditionnelle selon laquelle les êtres humains sont responsables devant le divin.

Après avoir lui-même attiré l'attention sur les différentes manières dont les êtres humains et la divinité, pour qui la durée de la vie humaine n'est rien, vivent le temps, Plutarque écrit que, je cite, Dieu réserve ses châtements pour l'avenir et attend l'écoulement du temps par douceur et magnanimité. Il agit ainsi pour laisser place au repentir, le report du châtement étant un temps de grâce. L'auteur de la Sagesse de Salomon, ouvrage juif hellénistique du tournant du siècle, a également vu dans l'expulsion lente et progressive des Cananéens par Dieu avant les Hébreux un signe de sa patience miséricordieuse.

Bien que tu ne puisses les détruire tous d'un coup, ni par de redoutables bêtes sauvages, ni par ta parole sévère, en les jugeant peu à peu, tu leur as donné l'occasion de se repentir. Bien que souverain en force, tu juges avec douceur et grande indulgence ; tu nous gouvernes, car tu as le pouvoir d'agir quand tu le souhaites. Ceci est particulièrement intéressant dans la mesure où le récit scripturaire fournit une motivation bien plus concrète.

Dieu a chassé les premiers habitants petit à petit afin que la terre ne soit pas envahie par les animaux sauvages, ce qui entraînerait des baisses de productivité. Bien sûr, l'apôtre Paul avait également enseigné que l'absence du jour du jugement était une conséquence de la bonté de Dieu et une occasion de se conformer à sa justice aujourd'hui, une occasion à ne pas sous-estimer. Ainsi, dans l'épître aux Romains, nous lisons : « Tu méprises la grande

bonté, la patience et la longanimité de Dieu, ne reconnaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance. »

Le fait que le jour du Seigneur ne soit pas encore arrivé ne signifie pas que Dieu se désintéresse de l'injustice et de la méchanceté des êtres humains. C'est plutôt une conséquence du caractère de ce Dieu, lent à la colère et riche en bonté. Néanmoins, l'auteur affirme que ce jour viendra.

Il utilise l'image familière aux premiers milieux chrétiens de l'époque : surgissant comme un voleur, à l'improviste, sans prévenir, prenant potentiellement les gens au dépourvu et à leur détriment. On se souvient que Jésus lui-même a utilisé cette image dans une parabole à la fin de Matthieu 24. Mais comprenez bien ceci : si le maître de maison avait su à quelle heure de la nuit le voleur viendrait, il aurait veillé et n'aurait pas laissé percer sa maison.

Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas. Paul a utilisé cette image dans ses exhortations aux chrétiens de Thessalonique. Vous savez bien que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit.

Tandis que les hommes proclament paix et sécurité, la destruction viendra sur eux soudainement, comme les douleurs de l'enfantement sur une femme enceinte, et ils n'échapperont pas. Mais vous, frères et sœurs, vous n'êtes pas dans les ténèbres pour que ce jour vous surprenne comme un voleur. Nous l'entendrons une fois de plus par la voix de Jésus, comme un avertissement inséré dans le récit du déversement des sept coupes de la colère de Dieu dans Apocalypse 16.

Voici, je viens comme un voleur. Heureux l'homme qui veille et garde ses vêtements, afin de ne pas marcher nu et de ne pas voir sa honte exposée. Notre auteur utilise un langage vivant au chapitre 3, verset 10, pour décrire comment, ce jour-là, avec une grande soudaineté, ce cosmos matériel, présent et apparemment éternel, sera anéanti par la visitation de Dieu.

La dernière clause présente des difficultés textuelles, en grande partie parce que les scribes ont eu du mal à comprendre le sens de l'auteur et ont été amenés à apporter leurs propres modifications pour le clarifier. La meilleure interprétation semble être : la terre et les œuvres qui y sont accomplies seront trouvées ou découvertes, c'est-à-dire exposées à la vue de tous, pour ainsi dire, devant le tribunal de Dieu. Les scribes ne savaient pas laquelle des interprétations serait jugée la meilleure ou la plus claire. Ainsi, nous trouvons des manuscrits qui ne seront pas retrouvés parce que la terre a disparu, et d'autres manuscrits supprimant complètement le verbe « trouver » au profit du verbe « brûler », ou combinant les deux, seront retrouvés détruits.

Le Codex Sinaiticus et le Codex Vaticanus, deux textes importants et anciens du Nouveau Testament, constituant en fait la quasi-totalité de la Bible du IV^e siècle apr. J.-C., s'accordent à dire que l'image verbale que l'auteur cherche à évoquer ici est celle de tous les habitants de la terre et de leurs actes, debout devant le regard scrutateur de Dieu, en sa présence, sans intermédiaire ni filtre du ciel et des cieux intermédiaires, généralement considérés comme un voile, un rideau, entre nous et l'éclat insoutenable de la présence de la gloire divine. Ce jour-là, cependant, nous connaissons précisément et pleinement la gloire et la

puissance de celui que nous avons honoré ou de celui que nous avons méprisé. Conviction et conduite vont de pair pour notre auteur.

Il ne défend pas un simple dogme théologique exigeant seulement une adhésion mentale. Il réaffirme un point de repère essentiel pour naviguer avec succès parmi les défis et les opportunités de cette vie. Quel effet la perspective des interventions futures de Dieu a-t-elle sur notre vie actuelle ? Alors que tout cela est ainsi détruit, quel genre d'hommes devriez-vous être, animés d'une conduite sainte et pieuse, attendant avec impatience et même hâtant l'apparition du jour du Seigneur, à cause duquel les cieux seront détruits par le feu et les éléments dissous par le feu, tandis que nous attendons avec impatience de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera, selon sa promesse ? C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, efforcez-vous d'être trouvés en lui irréprochables et irrépréhensibles dans la paix, et considérez la patience de notre Seigneur comme une source de salut, comme notre bien-aimé frère Paul vous l'a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée, parlant de ces choses comme il le fait dans toutes ses lettres. Il y a des passages difficiles à comprendre, dont les personnes ignorantes et mal afferemies, comme toutes les autres Écritures, tordent le sens, pour leur propre ruine.

Vous donc, bien-aimés, puisque vous avez la prescience, prenez garde à vous-mêmes, de peur de vous laisser entraîner par l'égarement des impies, et de vous laisser aller à la grâce et à la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire maintenant et pour l'éternité. Malgré toute son attention portée à l'avenir, à l'eschatologie, pour reprendre les termes théologiques habituels, l'auteur ne s'intéresse pas aux spéculations concernant le moment de la venue du Christ, les signes qui pourraient précéder le jugement de Dieu, ni à la fin des temps qui pourrait se dérouler dans les dernières années. Son intérêt réside entièrement dans l'impact que la projection de cet horizon aura sur le présent.

Ce qui deviendrait une conviction religieuse – il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, et son royaume n'aura pas de fin – agit comme un prisme qui éclaire le moment présent. Ce qui compte désormais, c'est de s'aligner sur la sainteté que Dieu a toujours recherchée chez son peuple. Ce qui compte désormais, c'est la piété, une vertu très prônée par les peuples d'origine grecque, romaine ou juive.

Cela signifie donner à Dieu ce qui lui est dû, l'attention qu'il mérite, l'honneur qu'il mérite, l'obéissance et le service qu'il mérite. Étant donné la valeur relative de la création présente, vouée à l'éphémère, et la valeur relative de celle associée à la nouvelle création, qui durera éternellement, les investissements les plus judicieux que nous puissions faire dans le présent sont ceux qui nous conduisent à devenir des personnes qui trouveront leur place dans ce royaume où la justice est présente. On ne peut s'empêcher de se rappeler la carte que l'auteur a tracée dans le premier paragraphe de sa lettre.

En repensant à la purification de nos péchés passés par le Christ, et en anticipant l'intervention de Dieu pour instaurer ce nouvel ordre de choses, ou plutôt pour mettre fin à l'ordre actuel et faire place au nouvel ordre divin, il est clair que nous devrions nous occuper avec le plus d'avantages : l'excellence morale, la connaissance, la maîtrise de soi, l'endurance, une vie centrée sur Dieu, l'amour pour les frères et sœurs que Dieu nous a donnés en Christ, et l'amour pour tout ce qui reflète et incarne l'amour de Dieu pour eux.

L'auteur semble connaître plusieurs lettres de Paul, outre celle, Romains, qui évoque le désir de Dieu que les hommes se repentent, comme étant la raison de sa patience et de sa tolérance.

Dans de nombreuses lettres de Paul, cependant, l'apôtre exhorte ses auditeurs à tout mettre en œuvre pour être trouvés sans tache et irréprochables en lui, dans la paix. En effet, il fixe fréquemment l'irréprochabilité au jour de la visitation du Christ comme objectif principal vers lequel ses convertis doivent continuer à tendre. Ainsi, par exemple, il écrit à ses amis de Philippiques : « Voici ma prière : que votre amour déborde toujours davantage de connaissance et de pleine intelligence pour vous aider à discerner ce qui est le meilleur, afin qu'au jour du Christ vous soyez purs et irréprochables, ayant produit la moisson de justice qui vient par Jésus-Christ, pour la gloire et la louange de Dieu. »

Et il prie pour ses convertis de Thessalonique, afin qu'il fortifie vos cœurs dans la sainteté, afin que vous soyez irréprochables devant Dieu notre Père, lors du retour de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints. À la lumière de cette insistance partagée par notre auteur et Paul, il est tentant de déduire comment l'auteur pensait que d'autres avaient déformé le sens des lettres de Paul, au détriment de leur bien-être spirituel et de celui d'autrui. Une possibilité serait la déformation du message de Paul, que Paul aurait lui-même combattue.

Comme il l'écrit dans Romains 3, ou comme on nous déforme et comme certains prétendent que nous le proclamons, devrions-nous faire le mal pour en tirer de bonnes conséquences ? En effet, Paul semble désireux de démontrer, tout au long des chapitres 3 à 8 de Romains, que sa proclamation de la faveur divine envers tous, indépendamment du statut d'une personne selon la Torah, ne laisse aucune place au péché ni même à l'indifférence à l'investissement dans des œuvres justes et bonnes. Comme il l'écrit dans Romains 6, devons-nous persévérer dans le péché pour que la grâce soit d'autant plus abondante ? Absolument pas. Si Jacques 2, versets 14 à 26, est une réponse à la proclamation de Paul, c'est une réponse à la déformation de cet Évangile par un tiers ou aux conclusions erronées qu'il en a tirées.

Car Paul et Jacques eux-mêmes étaient parfaitement d'accord sur la nécessité d'une foi se manifestant par des actes d'amour et de justice pour être véritablement une foi. Et Paul doit avertir les croyants d'Asie Mineure, dans Éphésiens 5, qu'aucun impudique, ni aucun cupide, c'est-à-dire aucun idolâtre, n'a d'héritage dans le royaume de Dieu et de Christ. Que personne ne vous séduise par de vains discours ; car c'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient sur les rejetons de la désobéissance.

Les sceptiques que notre auteur combat sont également coupables, selon lui, de tenter d'introduire le péché et l'autosatisfaction dans la vie des chrétiens par des paroles creuses. Certains spécialistes ont largement insisté sur le fait que notre auteur mentionne les lettres de Paul aux côtés des autres Écritures, voire du reste des Écritures, suggérant que cela serait un signe que la deuxième épître de Pierre a bien été écrite au deuxième siècle, après que les lettres de Paul ont été rassemblées et élevées au rang d'Écriture sainte aux côtés des livres de la Bible hébraïque. Bien que cette possibilité ne puisse être exclue, j'hésiterais à considérer ce passage de manière aussi formelle.

Avec la nouvelle effusion de l'Esprit et la certitude de la présence de Dieu au sein des nouvelles communautés de foi qui s'étaient constituées autour des Apôtres, je ne pense pas qu'il ait fallu longtemps aux congrégations pour partager, recueillir et vénérer les lettres pastorales qui constituaient l'héritage de l'Apôtre des Gentils. Je me garderais également de supposer que le terme « Écritures » soit réservé à des textes ayant fait l'objet d'un processus formel de vérification de leur statut canonique, plutôt que d'avoir une acception plus large de documents fondateurs, comme l'auraient été les lettres de l'Apôtre, et ce d'autant plus après sa mort. Le dernier verset résume succinctement les deux avertissements de l'auteur à ses lecteurs.

D'une part, puisqu'ils ont été prévenus de l'intervention prochaine de Dieu et des enjeux qu'elle implique, ils doivent veiller attentivement à se protéger. Ils rencontrent actuellement une certaine catégorie de sceptiques. Ils rencontreront d'autres soi-disant enseignants qui remettront en question d'autres aspects de la foi transmise une fois pour toutes.

Il est impératif qu'ils ne se laissent pas influencer par ces vagues d'erreur et d'innovation, et qu'ils ne perdent pas leur stabilité dans la foi et dans la pratique du mode de vie auquel la foi les a initiés. Rappelons le premier paragraphe du chapitre 1, versets 3 à 11. L'auteur les appelle positivement à grandir dans la faveur et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Cette faveur et cette connaissance ne doivent probablement pas être perçues comme la direction de la croissance, mais plutôt comme le moyen, l'instrument ou la manière dont elle s'opère. C'est la croissance, la plénitude de la transformation que la faveur du Christ à notre égard confère et que notre connaissance, à la fois du Christ et de lui, guide et façonne. En fin de compte, c'est la seule quête qui aura compté.

Aujourd'hui, c'est la quête la plus importante à garder à l'esprit et à privilégier, car tout cela aura une fin. Merci de vous joindre à moi pour ce cours sur la deuxième épître de Pierre. Bien que nous ayons laissé la question de l'auteur ouverte, deux scénarios se dégagent comme les plus probables compte tenu des données de la lettre elle-même.

La première est que Pierre, sachant que sa mort approchait, a autorisé un collaborateur de confiance à exprimer par écrit sa défense de la foi dans le retour du Seigneur et dans l'intervention de Dieu pour responsabiliser les êtres humains et renouveler la création divine. Cela afin de répondre aux objections des sceptiques qui cherchent à déloger ces convictions et à réinventer le message chrétien, et ainsi à soutenir l'élan des croyants dans la trajectoire de transformation que le message de l'Évangile cherche à les engager. Le contenu est en définitive attribuable à Pierre, bien que la forme d'expression doive beaucoup à son collaborateur anonyme. La seconde est qu'un dirigeant chrétien soucieux de défendre l'Évangile et la trajectoire qu'il soutient contre ces mêmes sceptiques ressuscite la voix de Pierre pour faire valoir son autorité contre eux.

Même dans ce scénario, le contenu demeure essentiellement apostolique. L'accent mis sur la transformation du caractère et de l'éthique, nourri notamment par l'attente du jugement divin, s'accorde parfaitement avec le témoignage apostolique plus vaste. L'intégration d'éléments tirés de Jude assure l'apostolicité du deuxième chapitre.

Les réminiscences de la Transfiguration et de sa signification, les avertissements contre les enseignants novateurs et la proclamation des interventions finales de Dieu dans la vie de ce monde sont également clairement ancrés dans la tradition apostolique et, très probablement, chez Pierre lui-même. Quel que soit le scénario le plus probable, une chose ressort avec certitude. La deuxième épître de Pierre présente une défense vigoureuse et éloquente de l'Évangile apostolique contre l'objection des sceptiques qui souhaitaient en éliminer certains éléments qui leur paraissaient moins rationnels et moins éclairés.

Les véritables disciples des apôtres et défenseurs de leur proclamation ont dû assumer cette tâche à chaque génération de l'histoire de l'Église. 2 Pierre a donné l'exemple de plusieurs éléments et stratégies qui ont été intégrés depuis lors à toute défense responsable et réussie de l'Évangile apostolique. Il entend les objections soulevées par les sceptiques de la foi et leur apporte des réponses raisonnables et convaincantes, ancrées dans la tradition scripturaire et sa révélation du caractère de Dieu.

Il expose les conséquences éthiques de l'adhésion à l'Évangile révisé et de la persévérance dans les contours de l'Évangile apostolique, démontrant pourquoi la seconde voie est à la fois plus noble et plus avantageuse. Il donne également une nouvelle expression à l'Évangile apostolique, répondant ainsi à la préoccupation sous-jacente qui a donné naissance à la version novatrice de l'Évangile. En l'occurrence, une formulation de l'Évangile qui pourrait s'imposer comme une philosophie raisonnable, porteuse de vertus largement reconnues.

En bref, dans la deuxième épître de Pierre, nous assistons à la naissance de l'apologétique. La deuxième épître de Pierre offre une vision fascinante de la vie chrétienne entre la rédemption et le salut final. Il fixe fermement deux points cardinaux dans nos esprits.

La première est notre rédemption par Jésus-Christ, le pardon de nos péchés, obtenu au prix d'un tel sacrifice par le Fils de Dieu. La seconde est la dissolution des cieux et de la terre actuels par la Parole même de Dieu, qui les a créés, et l'apparition de nous tous et de tout ce que nous avons accompli par la vie que Dieu nous a donnée sous son regard scrutateur. Il nous invite à naviguer dans cette vie, jour après jour, chaque jour, en nous référant à ces deux points fixes.

En nous souvenant de notre purification de nos péchés passés, nous continuons d'avancer dans la vie nouvelle que Jésus nous a ouverte sur le chemin de la croissance dans la vertu, tel que l'auteur nous le présente au chapitre 1, versets 3 à 11, portant le fruit pour lequel Jésus a semé son sang sur le sol de nos vies. Gardant à l'esprit l'avenir où la responsabilité de toute l'humanité devant Dieu se manifesterait et où Dieu prépare une nouvelle création où la justice trouvera sa place, nous continuons d'avancer dans la vie nouvelle que Jésus nous a ouverte sur le chemin de la croissance dans la vertu, chemin qui rencontrera l'approbation divine dans cet avenir. 2 Pierre est une parole particulièrement importante pour de nombreux chrétiens qui pensent qu'une profession de foi est l'alpha et l'oméga du chemin de délivrance que Dieu nous a ouvert.

Car deuxièmement, Pierre, comme Paul, comme Jacques, comme Jésus lui-même, nous rappelle que notre venue à la foi équivaut à faire confiance à celui qui promet de nous guider et de nous donner les moyens d'emprunter une voie d'évacuation qui mènera à la sécurité ultime, au salut, si nous avons la foi pour le suivre jusqu'au bout.